

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE. (Honoré de Balzac)

DÉDIÉ À MADEMOISELLE MARIE DE MONTHEAU.

Le chat-qui-pelote est une draperie de la rue Saint-Denis où vivent très modestement Monsieur Guillaume, son épouse et leurs deux filles, Augustine et Virginie. L'existence paisible de cette famille est troublée par l'arrivée de Théodore de Sommervieux, un aristocrate volage amoureux de l'art et de la beauté.

Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion, existait naguère une de ces maisons précieuses qui donnent aux historiens la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hiéroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner au X et aux V que traçaient sur la façade les pièces de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles ? Évidemment, au passage de toutes les voitures, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avantait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce dernier étage était construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison.

Par une matinée pluvieuse, au mois de mars, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'auvent de la boutique qui se trouvait en face de ce vieux logis, et paraissait l'examiner avec un enthousiasme d'archéologue. À la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre. Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalands. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur si verte, que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes. Parfois, cet observateur, ennuyé de sa contemplation sans résultat, ou du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoyait la boutique où se rencontraient en effet des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépète, avait été rechampie d'autant de couches de diverses peintures

que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre mignardement sculptée se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait. Cette toile causait la gaieté du jeune homme. Mais il faut dire que le plus spirituel des peintres modernes n'inventerait pas de charge si comique. L'animal tenait dans une de ses pattes de devant une raquette aussi grande que lui, et se dressait sur ses pattes de derrière pour mirer une énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, accessoires, tout était traité de manière à faire croire que l'artiste avait voulu se moquer du marchand et des passants. En altérant cette peinture naïve, le temps l'avait rendue encore plus grotesque par quelques incertitudes qui devaient inquiéter de consciencieux flâneurs. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie.

À droite du tableau, sur un champ d'azur qui déguisait imparfaitement la pourriture du bois, les passants lisaient GUILLAUME ; et à gauche, SUCCESSEUR DU SIEUR CHEVREL. Le soleil et la pluie avaient rongé la plus grande partie de l'or moulu parcimonieusement appliqué sur les lettres de cette inscription, dans laquelle les U remplaçaient les V, et réciproquement, selon les lois de notre ancienne orthographe. Afin de rabattre l'orgueil de ceux qui croient que le monde devient de jour en jour plus spirituel, et que le moderne charlatanisme surpasse tout, il convient de faire observer ici que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux à l'aide desquels nos espiègles ancêtres avaient réussi à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la Truie-qui-file, le Singe-vert, etc., furent des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au quinzième siècle. De semblables curiosités enrichissaient plus vite leurs heureux possesseurs que les Providence, les Bonne-foi, les Grâce-de-Dieu et les Décollation de saint Jean-Baptiste qui se voient encore rue Saint-Denis. Cependant l'inconnu ne restait certes pas là pour admirer ce chat, qu'un moment d'attention suffisait à graver dans la mémoire. Ce jeune homme avait aussi ses singularités. Son manteau, plissé dans le goût des draperies antiques, laissait voir une élégante chaussure, d'autant plus remarquable au milieu de la boue parisienne, qu'il portait des bas de soie blancs dont les mouchetures attestaient son impatience. Il sortait sans doute d'une noce ou d'un bal ; car à cette heure matinale il tenait à la main des gants blancs ; et les boucles de ses cheveux noirs défrisés, éparpillées sur ses épaules, indiquaient une coiffure à la Caracalla, mise à la mode autant par l'école de David que par cet engouement pour les formes grecques et romaines qui marqua les premières années de ce siècle.

-rechampir : faire ressortir les ornements du fond sur lequel ils sont peints, soit en en marquant les contours, soit en les peignant d'une couleur différente de celle du fond.

La Maison du Chat-qui-pelote est une nouvelle d'Honoré de Balzac parue en 1830. Elle fait partie des *Scènes de la vie privée* de *La Comédie humaine*.

Historique du texte

D'abord intitulée *Gloire et Malheur*, cette longue nouvelle (ou court roman), rédigée en 1829, ne paraît qu'en 1830 chez Mame-Delaunay et connaît quatre autres éditions et autant de remaniements jusqu'à la dernière édition Furne de 1842, qui est elle-même corrigée avant de paraître sous le titre *La Maison du Chat-qui-pelote*¹.

Ouvrant la série des « études de mœurs », ce texte a une fonction inaugurale dans la mesure où il annonce tous les grands thèmes balzaciens². « C'est en même temps un défi théorique, superbe dans sa discrétion, [...] aux contraintes génériques de la nouvelle et du roman. Car cette nouvelle est aussi un roman, avec sa durée, sa profondeur, son horizon de personnages secondaires et son rythme ascendant-descendant qui sera celui des grands ensembles comme *César Birotteau* par exemple. »

Résumé

L'action prend place au début de 1811. Monsieur Guillaume, marchand drapier, mène, quoique aisé, une vie austère avec son épouse, ses deux filles, Virginie et Augustine, et ses trois commis (apprentis). Cependant, cette existence rythmée par la seule marche des affaires est troublée par l'intrusion de Théodore de Sommervieux, aristocrate, peintre, amoureux de la beauté en général, volage, mais voué corps et âme à son art. Au début du récit, Théodore est en admiration devant Augustine, qui vient d'apparaître à la fenêtre de sa chambre dans un vieux quartier de Paris. Théodore semble ne plus pouvoir détacher son regard de ce portrait vivant. Éperdument amoureux d'Augustine, ou de l'idée qu'il se fait d'elle, il en a peint un portrait qui connaît un certain succès et une certaine notoriété. Il demande sa main et l'épouse malgré les réticences de monsieur Guillaume, et encore plus de sa femme, qui voit d'un mauvais œil ce « changement de classe » pour sa fille. À juste titre car, les premiers feux de l'amour passés — deux ans et demi —, Théodore ne trouve plus aucun intérêt à sa femme, qui lui paraît fade et sans culture. Pour satisfaire son besoin de sensations fortes, il fréquente la duchesse de Carigliano — personnage que l'on retrouvera à de nombreuses reprises dans l'ensemble de *La Comédie humaine* —, une personne cruelle, à qui Augustine finit par demander de l'aide. En guise d'aide, la duchesse lui donne des recettes de séduction. Mais les conseils de la duchesse — qui lui rend le fameux tableau d'Augustine peint par Théodore et qu'elle a exigé de son amant — n'auront aucun effet et déclencheront une violente réaction du peintre, si bien qu'Augustine dépérit et meurt de chagrin.

L'archéologue de Paris

Balzac présente avec une précision scrupuleuse un quartier de Paris qu'il connaît bien, parce qu'il y a vécu à l'époque de ses œuvres de jeunesse. Il connaît la vie de ses

habitants, des commerçants pour la plupart. La rue du Petit-Lion et le quartier de la rue Saint-Denis sont le centre des commerces de draperie et de passementerie

, qui était l'activité des grands-parents de l'écrivain : les Sallambier. Outre la description minutieuse de la rue, d'une maison à colombages dont même les fenêtres ont un caractère archéologique et dont « [...] le bois travaillé grossièrement [...] des humbles croisées du troisième étage aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers », Balzac nous renseigne sur l'origine du titre : la maison du Chat-qui-pelote. Il s'agit d'une enseigne d'un goût douteux qui présente un chat « pelotant », c'est-à-dire selon la définition de l'époque : renvoyant une pelote (balle) avec une raquette. Les pratiques des commerçants pour attirer la clientèle sont ainsi étudiées en remontant l'historique du commerce parisien : « [...] il convient de faire observer ici que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux à l'aide desquels nos espiègles ancêtres avaient réussi à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la Truie-qui-file, le Singe-vert, etc. étaient des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au XV^e siècle⁸. » Au cours de la croisade des artistes du XIX^e siècle contre la dégradation de Paris, Balzac s'est investi, de façon fort originale, dans la sauvegarde des témoignages archéologiques les plus humbles mais, de son point de vue, aussi importants que les grands monuments : étroites maisons, petites rues, modestes enseignes, c'est-à-dire les arts et traditions populaires en grande partie présentés au musée Carnavalet.

Balzac sociologue et moraliste

S'il y a une morale dans cette fable, c'est peut-être qu'il y a des « milieux » qui ne se marient pas, au propre comme au figuré, et qu'il faut se méfier des « mariages d'amour ». L'éducation d'Augustine, fille du marchand drapier Guillaume, aussi belle et aimable soit-elle, ne saurait s'accorder avec les habitudes de l'artiste-aristocrate Théodore de Sommervieux. Il s'agit moins ici d'une différence de naissance (comme celle séparant les filles du père Goriot et le faubourg Saint-Germain) ou de fortune (comme celle entre Lucien de Rubempré et Clotilde de Grandlieu) que d'une façon d'être, d'une « culture », d'une compréhension de la vie. La belle Augustine, totalement aveugle, totalement perdue dans un monde qui n'est pas le sien, et pourtant pleine de bonne volonté, ne comprendra jamais qu'il y a « autre chose » chez une femme pour attirer un homme que la beauté, la bonté, la sagesse. Elle ne comprend même pas le « cours » qu'elle vient demander à la cruelle duchesse de Carigliano. Elle n'est pourtant ni idiote ni insensible. Elle est simplement hors de ce monde d'artistes que son père juge sévèrement : « Ils sont trop dépensiers pour ne pas être toujours de mauvais sujets. Ah ! Si tu savais combien de tours ils ont joué à ce pauvre monsieur Chevrel ! Ce sont de drôles de corps.. »

Ainsi sont mis en parallèle des mondes inconciliables que l'auteur de *La Comédie humaine* va explorer inlassablement. *La Maison du Chat-qui-pelote* est une « excellente initiation à l'univers de *La Comédie humaine* [...], son choix dans les classes comme texte de lecture suivie est propre à faire découvrir et à faire aimer Balzac ».

Adaptation

Cette œuvre a été adaptée pour la télévision par Jean-Daniel Verhaeghe en 2009, pour France 2, dans la série *Contes et nouvelles du XIX^e siècle*. Mélanie Bernier incarne Augustine Guillaume et Raphaël Personnaz est Théodore de Sommervieux. La duchesse de Carigliano est interprétée par Arielle Dombasle.

L'AUTEUR : Honoré de BALZAC (né Honoré Balzac le 20 mai 1799 à Tours et mort le 18 août 1850 à Paris,)

https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Honor%C3%A9_de_Balzac/107350

Bernard-François Balssa, son père, transforma le nom originel de la famille en Balzac, puis de Balzac, par une démarche faite à Paris entre 1771 et 1783, soit avant la révolution. Bernard-François avait trente-deux ans de plus que sa femme, qu'il avait épousée en 1797, alors qu'elle avait 18 ans. Le père de Balzac se dit athée et voltairien, tandis que sa mère est décrite comme « mondaine et amoral », s'intéressant aux magnétiseurs et aux illuministes.

Honoré Balzac naît à Tours le 20 mai 1799, Honoré est mis en nourrice immédiatement et ne regagnera la maison familiale qu'au début de 1803. Cet épisode de la première enfance lui donnera le sentiment d'avoir été délaissé et ignoré par sa mère, tout comme le sera le personnage de Félix de Vandenesse, son « double » du *Lys dans la vallée*. Il est l'aîné des quatre enfants du couple (Honoré, Laure, Laurence et Henri). Sa sœur Laure, de seize mois sa cadette, est de loin sa préférée : il y a entre eux une complicité et une affection réciproque qui ne se démentiront jamais. Elle lui apportera son soutien à de nombreuses reprises : elle écrit avec lui et publiera la biographie de son frère en [1858](#)⁷. Son frère Henri est le fruit d'un adultère, il est - de loin - le fils préféré de sa mère

Le jeune Honoré fait ses études au collège des oratoriens de Vendôme de 1807 à 1813. Durant les six années qu'il y passe sans jamais rentrer chez lui, pas même pour les vacances, il se passionne maladivement pour la lecture, habité par « *une espèce de faim que rien ne pouvait assouvir [...] son œil embrassait sept à huit lignes d'un coup et son esprit en appréciait le sens avec une vélocité pareille à celle de son esprit* » (André Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, 1965).

La découverte de Paris

En 1813, Balzac est envoyé à Paris, à l'institution Ganser et découvre l'Université : il y suit les cours de Villemain, Guizot, Cousin, écoute Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire... Matérialiste endurci sans pour autant verser dans les théories sensualistes, disciple de Locke, il se veut d'abord **philosophe**.

Après avoir fait quelques années d'études de droit (1816-1819), Balzac se révolte contre la volonté de sa famille qui le destine au métier de notable et décide de gagner son pain en se dévouant à la composition d'une œuvre littéraire. En 1819, il s'essaie à la tragédie

(*Scylla, Cromwell*), puis, entre 1820 et 1825, se lance dans l'écriture de plusieurs romans de jeunesse sous pseudonyme (lord R'Hoone, Horace de Saint-Aubin).

Sorte d'écrivain mercenaire, il fait alors connaissance avec **l'envers de la société libérale**, du monde difficile des éditeurs, imprimeurs, petits journaux et le pénible parcours de ceux qui ont le talent sans le sou. En 1826, Honoré de Balzac devient imprimeur, mais fait faillite à peine deux ans après le lancement de l'opération. Il contracte de lourdes dettes et seul un prêt de sa mère lui permet de survivre. Ne reste plus qu'à l'auteur sans reconnaissance et sans fortune de reprendre la plume.

Le maître du réalisme

En 1829, il connaît un certain retentissement littéraire avec la publication du *Dernier Chouan*, roman signé M. Honoré Balzac (à partir de 1830, il change de signature pour « de Balzac »). Le jeune auteur se met alors à fréquenter les salons en vogue et les **milieux de la presse**, devient l'ami de Latouche et fait la connaissance de Stendhal.

Ses deux romans suivants, *La Peau de chagrin*, publié en août 1831 et *Eugénie Grandet*, en décembre 1833, marquent le **lancement de sa carrière d'écrivain**. Entretemps, Balzac vit sa grande conversion politique et philosophique en faveur d'un **royalisme moderne et fonctionnel**. En parallèle, l'écrivain devient une figure incontournable du **nouveau Paris**, gagne de fortes sommes d'argent qu'il dépense sans compter.

L'année 1834 marque la **consécration de Balzac** sur la scène littéraire parisienne. Pour la Revue de Paris, il écrit le Père Goriot, dans lequel il mêle les tableaux de la vie privée à ceux de la vie parisienne.

La publication en 1835 du *Lys dans la vallée*, puis en 1837-1843 des *Illusions perdues*, parachèvent le sacre de Balzac en tant que **maître du réalisme**. L'auteur emploie les années qui suivent à l'élaboration de *La Comédie humaine*. Cet ensemble de plus de 2000 personnages gangrenés par le fantasme de l'agent, de la presse et de la passion dévorante, forme une fresque de la société française, depuis la Révolution (1789), à la fin de la monarchie de Juillet (1830-1848). Sur les 137 titres prévus, Balzac n'en complète que 90.

Le 14 mars 1850, Balzac épouse Madame Hanska, jeune femme issue de la noblesse polonaise avec laquelle il initie une relation épistolaire dès 1832 et qu'il rencontre pour la première fois en 1833. L'écrivain Gonzague Saint-Bris décrit ainsi leur relation : « *Dix-huit ans d'amour, seize ans d'attente, deux ans de bonheur et six mois de mariage* ». Balzac, travailleur acharné capable d'écrire vingt heures par jour sans discontinuer, **meurt d'épuisement le 18 août 1850**. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise où Victor Hugo prononce son éloge funèbre.

L'œuvre de Balzac

La Comédie humaine fut la fresque de sa vie. Sous ce titre, celui que l'on a surnommé le « Napoléon des Lettres » a rassemblé 90 ouvrages (romans, nouvelles, contes et essais) écrits en une vingtaine d'années. Ses œuvres principales sont les suivantes :

- *La Peau de chagrin* (1831)
- *Eugénie Grandet* (1833)
- *Le Père Goriot* (1834-1835)
- *Le Lys dans la vallée* (1835)
- *Les Illusions perdues* (1837-1843)

Chef de fil du réalisme, Balzac a aussi introduit dans ses romans, notamment avec *le Père Goriot*, dans lequel on retrouve le Rastignac de *La Peau de chagrin* (dans *le Père Goriot*, Rastignac vient à peine d'arriver à Paris, l'action est antérieure à celle de *La Peau de chagrin*), le **système du retour des personnages**.

Ce procédé littéraire lui permet d'une part de donner une unité à son œuvre, d'autre part de lui éviter la nécessité d'une conclusion systématique. Pour preuve, la dernière phrase du *Père Goriot*, lancée par Rastignac, qui annonce une suite : « *Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : — À nous deux maintenant !* »

Les ambitions de Balzac

La Comédie humaine se centre sur l'évolution de personnages - souvent venus de province - happés par l'**ambition** et de désir d'intégrer les hautes classes de la bourgeoisie et ce qu'il reste de l'aristocratie restaurée.

Par le biais d'une écriture attachée au réalisme, à la nécessité d'une rigueur dans la description des lieux, dans la peinture de la nature humaine ou dans le respect du contexte historique, Balzac explore autant les **aspirations grandioses** et les **éclats d'idéalisme** que la misère et la fange que l'on trouve à l'envers du décor.

De ses longues heures de promenade au Palais-Royal, lieu de tous les possibles, où se fréquentaient (de façon verticale, des caves aux plus hauts étages) les folieuses et les nantis, les hommes de presse et les joueurs de cartes, Balzac a tiré des protagonistes plus vrais que nature.

Ses personnages, gonflés d'espoir ou désabusés, **bercés d'illusion ou livrés à la passion** (Raphaël de Valentin, Eugène de Rastignac ou Lucien de Rubempré) sont aussi des **doubles de l'auteur**. C'est par exemple le cas en ce qui concerne l'expérience de la passion destructrice : Balzac s'est épris de la marquise de Castries dont il n'obtiendra pas les faveurs en fin de compte.

C'est aussi le cas en ce qui concerne l'apprentissage des codes bien précis de la haute société : en témoigne le ridicule dont se couvre son personnage de Lucien de Rubempré par son incapacité à faire bonne impression lors de son introduction au théâtre, lieu des apparences par excellence, dans les *Illusions perdues*. L'expérience de Balzac transparait jusque dans les décors de ses romans. Ainsi, sa petite mansarde de ses débuts (rue Lesdiguières dans le 4^e arrondissement de Paris), une tourne « *aux murs jaunes et sales, qui sentait la misère et appelait son savant.* » (*La Peau de chagrin*)

Aujourd'hui, de la même façon qu'il existe un roman stendhalien, il est possible de définir ce qu'est un **roman balzacien**. Au point que cette définition du roman est devenue, par la suite, une façon de mesurer l'évolution du genre (qu'il s'agisse de [Zola](#), [Proust](#), Joyce, Kafka...).

« Hardiment novateur à son époque (ce qu'oublent ses épigones attardés qui, un siècle et demi plus tard, le proposent en exemple), soutenu par un certain "emportement de l'écriture" et une certaine démesure qui le haussaient au-delà de ses intentions, le roman balzacien a ensuite dégénéré pour donner naissance à des œuvres qui n'en ont retenu que l'esprit purement démonstratif », déclare Claude Simon en 1986 dans son *Discours de Stockholm*.

Les idées de Balzac

Tout au long des romans de Balzac, notamment à travers son analyse de l'échec dans l'ascension sociale ou la conquête amoureuse, on découvre aussi un **Balzac politique et religieux**.

Il n'a jamais été ni tout à fait révolutionnaire, ni tout à fait légitimiste, à la fois écœuré et fasciné par une classe bourgeoise motivée par une lutte effrénée pour la liberté.

D'abord taxé d'**anarchiste**, Balzac a ensuite plutôt penché pour le **royalisme** : « *J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays* », confie l'auteur dans l'avant-propos de *La Comédie humaine*.

C'est aussi la raison pour laquelle Balzac a opté pour une **littérature populaire**, faite tant de contes (les « contes drolatiques ») que de romans dont le but a été de peindre des scènes de la vie parisienne, vie privée, vie de campagne, etc. : « *Il faut d'abord et avant tout que la littérature soit amusante et utile*, affirme l'auteur [...] *Il faut l'autorité des grands noms littéraires ; il faut la coopération des jeunes écrivains qui*

s'avancent avec tant d'espoir et d'ardeur ; il faut l'approbation et l'aide de ceux-là qui se sont retirés de la lice, après l'avoir traversée glorieusement. »